

vous dites est vrai, chère lady, votre protégée est bonne à enfermer à Bedlam.

A cet arrêt, dit d'un ton dédaigneux, la rougeur monta au front de Minia, indignée, elle reprit vivement :

— Vous parlez comme un Français blasé et non comme nous autres Italiens : le talent et le génie sont pour nous une noblesse qui vaut celle de nos écussons. . . . Chez vous on regarde la femme, au lieu d'admirer l'artiste chez nous l'admiration impose le respect : aussi une jeune fille n'est pas perdue pour s'être fait entendre sur le théâtre, elle est reçue par nos plus grandes dames. Eh bien ! moi, ayant les idées de mon pays, j'exécute l'Ombra, je m'explique le bonheur qu'elle doit éprouver à faire comprendre avec sa voix une œuvre immortelle, à faire partager de beaux sentiments, ne fût-ce qu'à un seul perdu dans la salle attentive : à jeter son âme au dehors par des accents qui laissent un long souvenir.

Cette sortie surprit le comte. Lady Stève venait de donner un brevet de vertu à la chanteuse ; aussi répliqua-t-il en haussant les épaules :

— Allons ! nous irons chercher des vestales sur les théâtres. . . Vous êtes une enfant, chère lady Stève.

— Vous êtes, madame, une véritable artiste et un cœur généreux et brave, dit William en lui baisant la main.

Ce baiser déplut à Minia : il s'adressait au champion de l'Ombra, dont le masque menteur se plaçait encore entre elle et William. Minia se leva et rentra triste dans le salon.

Le lendemain, en entrant dans la bibliothèque, elle y trouva le duc entouré de journaux et si occupé à les lire et à les feuilleter qu'il fut longtemps avant de la voir.

— Que cherchez-vous avec tant d'attention ? demanda-t-elle ; de grandes nouvelles politiques ?

— Non, rien d'important, répondit-il d'un air rêveur.

Se penchant sur la feuille que tenait le lecteur, elle tressaillit, c'était la chronique du théâtre. on y annonçait en grosses lettres la reprise de l'opéra d'Isaura.

— Qui est-ce qui chante le rôle d'Isaura ? reprit Minia.

— C'est ce que je voulais savoir.

— Est-ce que vous regrettez de ne pas entendre ce chef-d'œuvre, mon cousin ?

— Non, en vérité. . . Ah ! si l'Ombra chantait !

— Elle ne chantera plus, dit lady Stève d'un ton sec ; d'ailleurs vous ne pourriez quitter vos hôtes. . .

— Vous m'avez déjà appris que l'Ombra s'était retirée du théâtre : mais on a pu vous tromper et, je l'espère, je ne veux pas penser que je ne l'entendrai plus. . . Vous devez me comprendre, vous, milady, qui l'autre soir l'avez si bien défendue. vous avez été vraiment éloquente.

Ainsi de cette soirée où Minia avait éprouvé de si douces sensations, voilà tout ce qu'il se rappelait. Quelle fatigue que cette bataille contre une ennemie insaisissable ! Mais plus son courage se lassait, plus la pauvre femme redoutait les suites d'un aveu qui pouvait la perdre ; car le duc lui dirait :

— Pourquoi ce long mensonge ?

Et le mensonge est si lâche qu'il l'abaîsserait à tout jamais.

La journée se passa tristement ; il fallait pourtant égayer les hôtes nombreux rassemblés à Stèveville. Lady Stève accueillit dont tous les projets, même celui de jouer la comédie, mis en avant par plusieurs personnes. On s'occupa aussitôt du choix de la pièce, après avoir parcouru une dizaine de volumes. M. de Bocé fut nommé

directeur. Dès le lendemain, on fit monter le théâtre dans la grande galerie : quelques jours après les décors arrivaient et les répétitions commencèrent. On se querrela poliment, les vanités étant en jeu. Il fallut l'adresse du comte pour mener les choses à bonne fin, il savait envelopper ses conseils de flatteries, rassurer les timides, régler les volontés et caresser les prétentions.

Les invitations lancées, les rôles appris, les toilettes faites, le soir de la représentation, une file de voitures remplit la cour, la vaste galerie se trouva pleine.

Le duc de Whitefield ne s'était mêlé de rien. Par crainte de son esprit moqueur, on l'avait exclu des répétitions. Après qu'il eut aidé la duchesse à recevoir les invités, il se plaça le dernier et tout au fond de la salle, très défiant du talent des acteurs improvisés.

Les trois coups frappés, la toile se leva. Miss Mac Olday entra en scène la première : elle représentait une soubrette gaie et bavarde, elle était un peu gauche, mais si jolie que le public applaudit ses yeux charmants et ses lèvres roses. Le jeune premier s'embarassa dans un guéridon qu'il faillit renverser, mais il était lesté, bien tourné, savait parfaitement son rôle, et d'ailleurs, les marquis de Lincoln ne sont pas forcés d'être de bons comédiens ; on applaudit encore. . . Mais qui donc entre en scène avec cette grâce suprême, parle avec mesure, prononce si bien qu'on ne perd pas une syllabe, avec un geste risé et sôbre ? Est-ce donc lady Stève ? Bientôt on ne regarde, on n'écoute qu'elle. Au dénouement un peu dramatique, est-ce encore lady qui fait frissonner son auditoire, couler les larmes de tous les yeux ? Malgré le bon ton qui défend les démonstrations bruyantes, les applaudissements éclatent, William est ému profondément. Une phrase, un geste, la taille, la démarche, rappellent ce qu'il ne peut oublier. Quelle étrange ressemblance ! changez les cheveux dorés, le teint pâle et blanc et ce sera l'Ombra. . . . Immobile, ne quittant pas des yeux celle qu'il admire en ce moment, lady Stève retrouve enfin les regards du mystérieux spectateur de la Scala et de l'opéra de Vienne.

A peine la toile baissée, le duc était disparu, ne pouvant maîtriser son émotion. Quelle baguette magique avait ressuscité les heures où son cœur s'était donné ?

— Je suis un insensé, pensa-t-il. Elle est fiancée et je ne la reverrai plus. . . Qui sait si tout en elle n'était pas mensonge, si, comme dit le comte, je ne l'ai pas poétisée, plaçant dans cette forme d'une singulière beauté le beau que je rêvais, adorant ainsi, non pas le Dieu, mais l'idole ? . . . Il faut l'oublier. . .

Marchant dans les sombres allées pour laisser le temps à son cœur de s'apaiser et à ses souvenirs de s'élever dans la nuit, le duc fut enfin assez maître de lui pour rentrer dans les salons, où l'on s'étonnait de son absence. Le premier regard qu'il rencontra fut celui de Minia, qui lui sourit comme pour l'appeler près d'elle.

— Ah ! vous voilà donc enfin ! s'écria M. de Bocé ; vous arrivez trop tard, toutes les formules louangeuses sont épuisées, et cependant je veux encore comparer lady Stève à toutes les déesses. Je veux bénir l'Italie, dont le soleil ne se contente pas de faire fleurir les citronniers et dorer les oranges, mais donne à ses enfants un rayon de son feu sacré. . .

— Vos compliments hyperboliques consternent mon cousin, vous voyez, il ne dit mot, remarqua lady Stève.

Les yeux de William avaient déjà parlé, car la jeune femme avait rougi de joie.

— Eh quoi vous ne dites rien, s'écria M. de Bocé et